
Uwe Wittstock. “Février 33 : l’hiver de la littérature”

Paris, Grasset, 2023

Anne Roche



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/13008>

DOI : 10.4000/11x6f

ISSN : 2506-6390

Éditeur

Éditions du Centre d'études et de documentation de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2024

Pagination : 140-142

ISBN : 978-2-930953-26-7

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Anne Roche, « Uwe Wittstock. “Février 33 : l’hiver de la littérature” », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 138 | 2024, mis en ligne le 15 avril 2024, consulté le 04 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/13008> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11x6f>

Ce document a été généré automatiquement le 4 juillet 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Uwe Wittstock. "Février 33 : l'hiver de la littérature"

Paris, Grasset, 2023

Anne Roche

RÉFÉRENCE

Uwe Wittstock. *Février 33. L'hiver de la littérature*. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Grasset, 2023, 448 p.

Uwe Wittstock. *Février 33*

UWE WITTSTOCK
FÉVRIER 33
 L'HIVER DE LA LITTÉRATURE



- 1 L'idée est séduisante : raconter les quelques jours, du 28 janvier au 15 mars 1933, qui accompagnent la prise de pouvoir par Hitler et les premières décisions du nouveau gouvernement, tels qu'ils ont été vécus par des écrivains, des journalistes, des artistes. Grâce à la diversité des points de vue et des réactions des uns et des autres, le lecteur d'aujourd'hui peut mieux comprendre ce que les acteurs de l'époque n'ont pu que pressentir, deviner, et ne s'étonne plus de voir combien certains ont minoré le danger. Mais on saisit aussitôt la difficulté de l'entreprise, qui est de plusieurs ordres.
- 2 D'une part, organiser le récit en se fondant sur l'unité de chaque journée pulvérisée l'information : si le lecteur veut suivre ce qui advient d'Erich Mühsam, de Carl von Ossietzky, ou de Thomas Mann, il devra les pister au fil des pages, les laisser en suspens au bord d'un risque d'arrestation ou de fuite, comme s'il s'agissait d'un feuilleton – ou de la réalité vécue, fragmentée, qui ne peut être saisie qu'après coup par l'historien. À charge au lecteur d'en faire la synthèse. D'autre part, soucieux de faire un sort à un certain nombre d'écrivains connus, Wittstock ne peut que caractériser chacun de façon superficielle, en évoquant son réseau de relations, ses œuvres ou du moins leurs titres... Si le lecteur ne les connaît pas par ailleurs, que pourra-t-il en retenir ?
- 3 Enfin, l'auteur a visiblement voulu éviter de faire un ouvrage « historique », mais a choisi de « raconter » dans un style romanesque : ainsi le premier chapitre, « La dernière danse de la République », relate le bal de la Presse, fin janvier 1933, où se croisent Carl Zuckmayer, Klaus Mann, Arnold Schönberg, l'acteur Gustav Gründgens, Josef von Sternberg, Erich Maria Remarque, l'auteur d'*À l'Ouest rien de nouveau* (1928)... On croirait un compte rendu de *Paris Match* ou de *Point de vue images du monde* ! Mais le récit de chaque journée, où le lecteur croise telle ou telle célébrité, se termine par la scansion des arrestations, perquisitions, assassinats d'anonymes, que l'auteur a relevés

dans la presse de l'époque : contrepoint bienvenu aux péripéties des célébrités, péripéties qui ne sont pas encore tragiques.

- 4 Au fil des jours, on découvre la marche au pouvoir absolu, les décisions juridiques et le mépris du juridique – ainsi Göring, ministre délégué à l'Intérieur prussien, fait une circulaire couvrant à l'avance tout policier faisant usage de son arme contre des ennemis de l'État – la brutalité de la répression. Mais aussi des actes de résistance, discrets comme le sabotage technique d'un discours de Hitler, ou flamboyants, c'est le mot, comme le fameux « Brûlez-moi ! » d'Oskar Maria Graf, qui, écrivain très populaire, proteste d'avoir été épargné par les autodafés.
- 5 Pour tenter d'échapper à la pulvérisation de l'information, proposons un regroupement autour des réunions de l'Académie, un sujet peut-être austère, mais qui offre une palette intéressante de situations et de réactions.
- 6 Le 15 février, Max von Schillings, président de l'Académie, est alerté par son ministre de tutelle : deux membres éminents de l'Académie, la sculptrice et peintre Käthe Kollwitz et le romancier Heinrich Mann, frère de Thomas, ont signé un appel pour l'union entre SPD et KPD contre le fascisme. Schillings convoque Käthe Kollwitz, qui accepte de démissionner, puis convoque une réunion sans en avertir Heinrich Mann. Finalement averti, celui-ci démissionne. Seul un architecte, Martin Wagner, proteste.
- 7 À la réunion suivante, Alfred Döblin voudrait protester, mais Gottfried Benn souligne que les deux exclus ont démissionné. Le même jour – et là le choix de juxtaposition de Wittstock s'avère pertinent – a lieu la réunion des vingt-six patrons de la grande industrie, qui décident de financer la campagne du NSDAP : consternant contraste entre ce qui se passe dans les profondeurs de l'économie réelle et les « voyageurs de l'impériale » que sont les écrivains. Cela dit, Gottfried Benn se montre plus lucide que les écrivains « de gauche », quand il écrit : « La révolution est là et l'histoire parle. L'individualisme ne reviendra jamais sous son ancienne forme, pas plus que le vieux socialisme honnête. On est entré dans une nouvelle époque de l'existence historique, parler de sa valeur ou de sa non-valeur est inepte, *elle est là*. Et quand elle sera révolue, d'ici deux décennies, elle laissera une autre humanité, un autre peuple. Les gens de gauche ne veulent pas le comprendre. » Regrettons que cette importante citation, comme les autres, soit donnée sans référence, et qu'il faille la chercher – si on la trouve – dans le maquis de la bibliographie.
- 8 Nouvel épisode à l'Académie : le ministre a nommé Hanns Johst, un nazi notoire, alors que d'ordinaire les nouveaux membres sont cooptés par les anciens. Benn propose une proclamation commune de loyauté, de soumission politique totale au nouveau régime, qui ne rencontre aucune opposition. Mais dès lors, l'Académie perd tous les écrivains qui disposaient d'un rayonnement intellectuel. Thomas Mann, Alfred Döblin, Ricarda Huch refusent de signer, puis sont exclus les Juifs ou les politiquement indésirables comme Franz Werfel, Jakob Wassermann. Les places ainsi libérées sont occupées par des auteurs de troisième zone... Néanmoins, Thomas Mann et Döblin restent prudents : Mann met en avant son désir de se consacrer à son œuvre, Döblin son origine juive. Seule Ricarda Huch démissionne avec éclat, alors que le président de l'Académie tente tout pour garder cette écrivaine célèbre. Cette vieille dame digne – elle a soixante-huit ans – écrit : « Ce que le gouvernement actuel prescrit en guise d'esprit national n'est pas ma germanité. La centralisation, la contrainte, les méthodes brutales, la diffamation des dissidents, les fanfaronnades et les autocongratulations, tout cela me paraît aussi funeste que non allemand. » Elle ne quittera pas l'Allemagne.

- 9 Cette rapide synthèse, centrée sur un seul fil de l'ouvrage, montre que les événements apparemment feutrés qui secouent le petit milieu de l'Académie ne sont pas dépourvus d'enjeux, de risques, de menaces. Les personnages qui traversent ces pages sont confrontés à l'exil, avec ses précarités, à la fuite, aux arrestations, aux deuils, et pour certains à l'assassinat. Le lecteur qui connaîtrait déjà bien la période y apprendra des détails sur la vie de tel ou tel écrivain, et une sorte de post-scriptum, « Ce que fut la suite. 33 brèves biographies », complète l'information pour les protagonistes, au-delà de 1933.
- 10 De par son sujet même – limité au champ de la littérature – l'ouvrage ne se proposait pas d'analyser les phénomènes qui ont permis le nazisme. Wittstock pourrait répondre qu'il n'en manque pas. Néanmoins, le livre se lit agréablement.